

## À propos de l'Évangile selon Saint Jean de la *British and Foreign Bible Society* en berbère tachelhit (Maroc)

Par

Naima Afif

Université catholique de Louvain

L'Évangile de Jean en berbère tachelhit<sup>1</sup> dont il est question dans le présent article a été publié au début du 20<sup>e</sup> siècle sous les auspices de la *British and Foreign Bible Society*<sup>2</sup> par des missionnaires protestants de la *Southern Morocco Mission*<sup>3</sup>. Cette traduction biblique, relativement tardive, répondait au défi de

---

<sup>1</sup> Le berbère appartient à la famille des langues afro-asiatiques qui comprend les langues tchadiennes, l'égyptien, le couchitique et le lybico-berbère. Le tachelhit est le berbère parlé au Sud-Ouest du Maroc, à côté du rifain (au Nord) et du tamazight (au centre).

<sup>2</sup> Société fondée à Londres en 1804 dans le but de promouvoir la diffusion de la Bible en langues étrangères, cf. L.J. BALL, « British and Foreign Bible Society », dans H.J. HILLERBRAND (éd.), *The Encyclopedia of Protestantism*, vol. 1, Routledge, New York-Londres, 2004, p. 304-306.

<sup>3</sup> *St. John Gospel*, British and Foreign Bible Society, Alger, 1906, cf. T.H. DARLOW et H.F. MOULE, *Historical Catalogue of the Printed Editions of Holy Scripture in the Library of the British and Foreign Bible Society*. Reprinted with the Permission of

transmettre le message évangélique en pays musulman dans une culture essentiellement orale. Afin de mettre le texte à portée des locuteurs chleuhs, les traducteurs ont ainsi procédé à de nécessaires adaptations du quatrième évangile à la réalité berbère (institutions, vocabulaire du culte, nomenclature...) et formulé pour la première fois les notions du vocabulaire chrétien en tachelhit.

Écrite en alphabet arabe<sup>4</sup>, cette version de l'Évangile de Jean a retenu l'attention des berbérissants qui en ont produit des transcriptions à base latine (A. Roux, H. Stroomer)<sup>5</sup> mais n'a, à ce jour, pas fait l'objet d'une étude particulière. En outre, bien que l'activité missionnaire chrétienne au Maroc durant les périodes précoloniale et coloniale ait suscité des recherches<sup>6</sup>, les textes bibliques traduits en berbère dans ce contexte, constituent, eux, un champ peu exploré<sup>7</sup>. On s'efforcera ici d'apporter un premier éclairage sur la question en guise de contribution historique<sup>8</sup> et philologique.

### 1. Cadre missionnaire de la traduction et inventaire des éditions

Lorsque la *Southern Morocco Mission* est fondée à Glasgow en 1888, elle se donne pour objectif de combler l'absence de mouvement d'évangélisation dans le Sud du Maroc auprès des populations berbères, arabes et juives<sup>9</sup>. La mission s'implante

---

*The British and Foreign Bible Society, London*, vol. 2/3 (Polyglots and Languages other than English), Kraus Reprint Corporation, New York, 1963, p. 1364.

<sup>4</sup> Celui-ci est utilisé pour la notation du berbère depuis le Haut Moyen-Age, cf. N. VAN DEN BOOGERT, « Medieval berber orthography », dans S. CHAKER & A. ZABORSKI (éds.), *Études Berbères et Chamito-Sémitiques. Mélanges offerts à Karl-G. Prasse*, Peeters, Paris-Louvain, 2000, p. 357-377. Bien que la culture berbère relève principalement de l'oralité, une tradition écrite à caractère religieux est attestée en tachelhit à partir du 17<sup>e</sup> siècle. Le choix des traducteurs correspond donc à un usage sinon répandu, du moins consacré dans le Sud marocain. Signalons qu'actuellement au Maroc, un alphabet berbère, le néo-tifinagh, est en usage dans le cadre de la standardisation du berbère, la langue amazigh.

<sup>5</sup> Cf. chapitre 1.

<sup>6</sup> Pour une vision générale de la présence chrétienne au Maroc à partir de la seconde moitié du 19<sup>e</sup> siècle, voir J. BAÏDA et V. FEROLDI, « Une mémoire commune en devenir : chrétiens et musulmans au Maroc (1856-1985) » dans V. FEROLDI (dir.), *Chrétiens et musulmans en dialogue, les identités en devenir : travaux du Gric (1996-2003)*, L'Harmattan, Paris, 2003, p. 53-83. Pour l'histoire des missions protestantes au Maroc, voir J.-L. MIÈGE, « Les missions protestantes au Maroc (1875-1905) », dans *Hespéris : Archives berbères et bulletin de l'Institut des Hautes Études Marocaines*, 42, 1955, p. 153-192.

<sup>7</sup> Citons néanmoins le *Pater Noster* traduit en tachelhit par J. Jones et publié dans l'*Oratio Dominica* de Chamberlayne au 18<sup>e</sup> siècle. H. Stroomer en a livré une analyse détaillée, cf. H. STROOMER, « An Early European Source on Berber. Chamberlayne (1715) » dans S. CHAKER & A. ZABORSKI (éds.), *ibid.*, p. 303-316.

<sup>8</sup> Les informations que l'on fournira sont en partie tributaires des comptes rendus de la mission qu'il a été possible de consulter.

<sup>9</sup> Jusqu'alors, les missions protestantes dans la région s'étaient surtout intéressées à la minorité israéliite locale. Une première tentative d'évangélisation avait été menée à Mogador (l'actuelle Essaouira) dès 1834, mais elle s'avéra infructueuse, J.-L. MIÈGE, *ibid.*, p. 154-155.

d'abord à Mogador en 1889 sous la direction du médecin et missionnaire presbytérien Cuthbert Nairn, bientôt rejoint par d'autres agents écossais. Une année plus tard, le siège central est établi à Marrakech et l'œuvre de prédication de la mission, doublée d'une importante activité sociale (soins médicaux, création d'écoles, etc.), s'étend bientôt à Mazagan (l'actuelle el-Jadida), Safi et Amizmiz (à l'intérieur des terres). Afin de toucher un public large, C. Nairn et D. Muir<sup>10</sup> se familiarisent avec les langues vernaculaires (l'arabe et le berbère) et en 1904, avec l'aide d'un soussi de Taroudant<sup>11</sup>, ils achèvent la traduction de l'Évangile selon Saint Jean en tachelhit qui sera publiée en 1906 par la *British and Foreign Bible Society*<sup>12</sup>. Cette édition composée de 166 pages écrites en caractères arabes de style *maghribi*<sup>13</sup> (cf. spécimen, p. 20) est la reproduction lithographiée d'une copie préparée par un agent de la Société biblique à Alger du nom de J. May<sup>14</sup>. Publiée sans nom d'auteur sous le titre tachelhit لَنْجِلْ نُسَيْدَنَا عَيْسَى لِمَسِيحٍ فُقُسْ نُيْحَنَّ (= *Lnjil n Sidnâ Σîsâ lmsih f ufus n Yuhanna*), elle est accompagnée, au bas de la dernière page, d'une brève description en français : *Évangile selon Saint-Jean traduit en Chelh'a*<sup>15</sup>, *dialecte Berbère du Sous Marocain*. Le texte est diffusé grâce au travail de colportage, tandis que dans les dispensaires et hôpitaux de la mission, la lecture de passages précède les consultations, recevant souvent un accueil mitigé<sup>16</sup>. La traduction fait ensuite l'objet d'une révision par les soins des traducteurs en 1925<sup>17</sup> et sera plusieurs fois imprimée<sup>18</sup>.

À l'issue de quarante années de prédication, il est difficile de déterminer le nombre ou même l'éventualité de convertis au christianisme dans le Sud du territoire marocain. C. Nairn dresse

<sup>10</sup> D. Muir était chargé de l'évangélisation des populations juives, cf. « Work among Jews », dans *Southern Morocco Mission. Founded 1888. A Review of the Work*, Pickering & Inglis, Glasgow, 1918, p. 9.

<sup>11</sup> J.-L. MIÈGE, *ibid.*, p. 169. Un « soussi » est un habitant du Souss, région berbérophone (tachelhit) située au Sud-Ouest du Maroc.

<sup>12</sup> « The Gospel of St John in Susiya, translated by Cuthbert Nairn and David Muir of the South Morocco Mission, was almost ready for publication in 1904 », cf. W. CANTON, *A history of the British and Foreign Bible Society*, J. Murray, Londres, vol. 5, 1910, p. 11.

<sup>13</sup> L'écriture de style *maghribi* présente les particularités diacritiques suivantes : absence de point(s) sur le *nun* final et le *qaf*, point suscrit sur le *fa*. Des aménagements graphiques sont apportés aux lettres arabes pour combler l'absence de correspondance phonétique avec le tachelhit (par exemple le phonème /g/, noté au moyen de la lettre *kaf* et de trois points souscrits ou suscrits).

<sup>14</sup> Cf. T.H. DARLOW et H.F. MOULE, *op. cit.* Seul un titre anglais est mentionné : *St. John Gospel*.

<sup>15</sup> De l'arabe شلحة, « tachelhit ».

<sup>16</sup> J.-L. MIÈGE, *ibid.*, p. 174. L'évolution du contexte politique marocain (le Maroc est sous protectorat français à partir de 1912), accentuera le climat de défiance de la population vis-à-vis de la présence européenne quelle qu'elle soit.

<sup>17</sup> G.E. COLDHAM, *A Bibliography of Scriptures in African Languages*, vol. 2, British and Foreign Bible Society, Londres, 1966, p. 585.

<sup>18</sup> Pour les rééditions et/ou réimpressions de la traduction, on consultera éventuellement ID., *Supplement (1964-1974) to A Bibliography of Scriptures in African Languages*, British and Foreign Bible Society, Londres, 1975.

cependant un bilan optimiste de l'œuvre d'évangélisation<sup>19</sup> et de l'extension de la mission, les principales villes et villages en-deçà d'Agadir étant désormais occupés<sup>20</sup>. Après la mort de son surintendant (en 1944), la *Southern Morocco Mission* poursuivra ses activités et fusionnera, en 1959, avec la *North Africa Mission*<sup>21</sup>.

Depuis, d'autres textes bibliques ont été traduits en tachelhit par l'*United Bible Societies* : l'Évangile de Marc (1994), les Épîtres de Pierre (1994) et l'intégralité du Nouveau Testament (1998).

En 2000 (soit un peu moins d'un siècle après sa parution), la traduction de C. Nairn et D. Muir a néanmoins connu un regain d'intérêt tant sur le plan confessionnel que scientifique, avec une transcription à base gréco-latine publiée par l'Association chrétienne d'expression berbère, en collaboration avec le Département des langues et cultures du Moyen-Orient islamique de l'université de Leyde<sup>22</sup>. Cette édition a été réalisée par H. Stroomer selon un système morpho-phonologique, conformément à l'un des usages répandus dans les études berbères<sup>23</sup>. Le texte de la traduction est de facture simple, ce qui — en plus de l'importance doctrinale du quatrième évangile — explique très certainement sa réactualisation auprès des berbères chrétiens.

---

<sup>19</sup> « It is impossible to say how many Moslems and Jews who have been in frequent and close contact with the missionaries may have believed unto salvation. One cannot doubt that numbers during the course of the years have believed the message of the Gospel, although they made no pronounced profession of faith », cf. « Gospel Preaching », dans *Southern Morocco Mission. Founded 1888. A Review of the Work*, Pickering & Inglis, Glasgow, 1926, p. 4.

<sup>20</sup> « Now every town of any importance is occupied, except Agadir and Tarudant, which are still barred to us », cf. « These Fourty Years (1888-1928) », dans *Southern Morocco Mission. Founded 1888. A Review of the Work*, Pickering & Inglis, Glasgow-Londres, 1928, p. 5.

<sup>21</sup> R. BENEDETTO et D.K. MCKIM, *Historical Dictionary of the Reformed Churches*, The Scarcrow Press (Historical Dictionaries of Religions, Philosophies, and Movements, 99), Lanham-Toronto-Plymouth, 2010, 2<sup>de</sup> édition, p. 337.

<sup>22</sup> Je remercie le Prof. H. Stroomer de m'en avoir aimablement fait parvenir une copie, H. STROOMER, *L'Évangile selon Saint Jean en berbère Tachelhiyt (Maroc)*, Paris-Leyde, 2000. Ce texte a été établi à partir de *St. John's Gospel in Shilha : Susi dialect*, British and Foreign Bible Society, 1937. Il présente des variantes lexicales par rapport à la première édition de la traduction (1906), peut-être parce qu'il s'agit d'une réimpression de la révision de 1925. Sans nous prononcer sur le sujet, et pour donner une illustration de certains de ces écarts, les variantes de Stroomer qui apparaissent dans les exemples présentés dans cet article, basés sur l'édition princeps, seront signalées et commentées en note.

<sup>23</sup> C'est celui qui a été adopté dans la présente publication. Signalons qu'il existe aussi un exemplaire de la traduction de l'Évangile de Jean en tachelhit dans le fonds de manuscrits arabes et berbères d'Arsène Roux : le ms 138. Composée de 106 pages, cette copie en caractères latins diacrités a été faite dans un simple cahier par l'un des étudiants du fameux berbérisant, cf. N. VAN DEN BOOGERT, *Catalogue des manuscrits arabes et berbères du Fonds Roux (Aix en Provence)*, Travaux et documents de l'Iremam, 18, Aix-en-Provence, 1995, p. 77.

## 2. Phonologie du texte<sup>24</sup> et système de transcription

Voici – pour se borner à l'essentiel – les principales caractéristiques du système phonologique du berbère tachelhit<sup>25</sup> :

- le vocalisme est ternaire : *a/i/u* (sans opposition brève/longue) ;

- comme dans les autres parlers berbères, le système consonantique est caractérisé par la tension articulo-voicatoire (que l'on indiquera par le redoublement de la lettre) et l'emphase (notée par un point suscrit). Toutefois, on constate plus particulièrement :

- a) la réalisation occlusive des consonnes /b/, /d/, /t/, /g/, /k/ ;
- b) une tendance à la labio-vélarisation des consonnes vélares (indiquée par <sup>w</sup>) ;
- c) l'absence de *shema*, insensible à la prononciation (elle n'est dès lors par transcrite).

Le texte de l'édition en alphabet arabe présente quelques libertés par rapport à ce système phonologique de base : ni la labio-vélarisation ni l'emphase de la sonore /z/ ne sont restituées à l'écrit, mais le texte vocalisé offre un support de base suffisant pour le lecteur chleuh, sans doute invité à restituer de lui-même les articulations manquantes.

En dépit de son homogénéité, le tachelhit présente des variations phonétiques régionales comme par exemple l'aspiration du *k* en *k<sup>b</sup>* (ex : « toi » au féminin = *kmmi* (Ifrane, Anti-Atlas) et *k<sup>b</sup>mmi* (Argana, province de Taroudant). De ce point de vue, le texte de la traduction ne présente pas de particularités significatives. Signalons toutefois quelques phénomènes isolés dont : a) la réalisation de /j/ en /dj/ dans *adj itt* « laisse-la » (Jn 12,7) et *tadjim t a iddu* « ... et laissez-le s'en aller » (Jn 11,44), mais *ajjat* « laissez » (Jn 18,8) ; b) l'assimilation à distance de /s/ en /š/ dans *iskšm* « il fit entrer » en Jn 18,16 (< *iskšm*).

## 3. Eléments d'adaptation de l'Évangile de Jean en tachelhit

Sans prétendre à l'exhaustivité, deux aspects seront envisagés dans la présente analyse :

- 1) les spécificités du vocabulaire religieux de la traduction que l'on abordera succinctement ;
- 2) les éléments d'adaptation culturelle ayant une influence exégétique (ou interprétative) qui seront plus longuement développés.

<sup>24</sup> Cette analyse est établie à partir de l'édition de 1906.

<sup>25</sup> S. CHAKER, « Chleuh », dans *Encyclopédie berbère*, 13, Edisud, Aix-en-Provence, 1994, p. 1926-1933. Voir aussi M.G. KOSSMANN et H.J. STROOMER, « Berber Phonology », dans A.S. KAYE (éd.), *Phonologies of Asia and Africa*, vol. 1, Eisenbrauns, Winona Lake, 1997, p. 467-468.

### 3. 1. Lexique de traduction : caractéristiques générales

Sur le plan lexical, de nombreux mots arabes ont été introduits en berbère. Ce phénomène étant courant dans le vocabulaire religieux<sup>26</sup>, son importance dans la traduction de l'Évangile de Jean en tachelhit ne constitue pas une exception<sup>27</sup>. Ces emprunts lexicaux sont de plusieurs types (mots berbésisés ou translittérés, avec parfois des glissements sémantiques). Ils ont subi dans la plupart des cas des modifications phonologiques mineures, notamment par réduction du système vocalique et peuvent être empruntés avec l'article arabe : *lnjil* < الانجيل (« l'Évangile ») ; *lmsih* < المسيح (« le Messie »<sup>28</sup>), *lmlk* < الملك (« l'ange »).

- Les traducteurs ayant employé le lexique arabomusulman intégré en berbère tachelhit, le vocabulaire biblique de la traduction ne présente pas de correspondances lexicales avec l'arabe chrétien, excepté lorsque le concept exprimé dans l'Évangile est absent de la tradition musulmane (c'est le cas du terme « baptiser », cf. Jn 3,26). La formulation du vocabulaire biblique est donc principalement calquée par défaut sur la terminologie islamique :

- « le Fils de l'Homme » = *Yus*<sup>29</sup> *n bnadm* < بنو آدم (« fils d'Adam »)
- « le Fils de Dieu » = *Yus n Rbbi* < رب (« Seigneur », suivi du suffixe possessif de la 1<sup>ère</sup> personne du singulier<sup>30</sup>)
- « l'Agneau de Dieu » = *Alqqay n Rbbi*
- « le roi d'Israël » = *agllid*<sup>31</sup> *n Bani*<sup>32</sup> *Israyl* < بنو إسرائيل (« enfants d'Israël ») en Jn 1,49.

<sup>26</sup> N. van den Boogert et M. Kossmann ont mis en évidence l'ancienneté du phénomène d'emprunt arabe dans le cadre de la terminologie religieuse islamique. Il présente dans les cas mentionnés (prière rituelle, jeune, mosquée...) une relative homogénéité dans l'ensemble des parlers berbères, cf. N. VAN DEN BOOGERT et M. KOSSMANN, « Les premiers emprunts arabes en berbère », dans *Arabica*, 44, fasc. 2, avr. 1997, p. 317-322.

<sup>27</sup> Dans la traduction, ces emprunts portent également sur le lexique usuel. Il est cependant difficile de déterminer s'il s'agit d'occurrences occasionnelles (dues par exemple au contexte urbain des traducteurs, Marrakech) ou d'emprunts véritablement lexicalisés.

<sup>28</sup> Le terme *lmsih* est l'équivalent de χριστός. Là où le grec donne Μεσσίας (translittération du mot hébreu et araméen משיח), le texte tachelhit emploie à son tour la translittération du mot grec : *Masiyya*.

<sup>29</sup> Le mot *yus* de la racine berbère *n*, cf. V. BLAŽEC, « Toward the berber kinship terminology in the afroasiatic context », dans K. NAÏT-ZERRAD (éd.), *Articles de linguistique berbère. Méorial Werner Vycichl*, L'Harmattan (Tira - Langues, littératures et civilisation berbères), Paris, 2002, p. 117.

<sup>30</sup> Intégré dans le lexique panberbère. Sur les autres noms de Dieu en berbère, voir J. LANFRY, « Dieu » dans *Encyclopédie Berbère*, 15 (Daphnitae-Djado), Aix-en-Provence, Edisud, 1995, p. 2313-2321. Dans la traduction, *Rbbi* est aussi utilisé pour κύριος (lorsqu'il s'agit de Dieu), comme c'est le cas dans la citation du livre d'Isaïe en Jn 1,23 : τὴν ὁδὸν κυρίου (« le chemin du Seigneur ») = *ayarass n Rbbi*. Toutefois, lorsque Jésus rencontre la Samaritaine près du puits de Jacob, elle l'appelle *Sidi* (pour Κύριε), formule de respect, « Seigneur ».

<sup>31</sup> Le terme *agllid* (*agellid*, *ajellid*, *ayellid* « roi, monarque, prince, souverain ») est issu de la racine *gld*, attestée dans l'ensemble du domaine berbère et présente sur des inscriptions libyques, cf. K. NAÏT-ZERRAD, *Dictionnaire des racines*

- L'onomastique des figures communes à la tradition musulmane et au christianisme est islamisée : ainsi, Jésus est *Σίσά* ou *Sidná Σίσά* et Jean-Baptiste, *Yahyá*<sup>33</sup>, mais le nom de l'évangéliste, lui, correspond à la forme arabe chrétienne (*Yuhanna*). Les anthroponymes d'origine grecque, hébraïque et latine sont également arabisés : *Andrawus* (André), *Simean Butrus* (Simon Pierre), *Yuna* (Jonas), *Bilaṭus* (Pilate) ou encore *Yabuda Lsxariyuti* (Judas Iscariote).

En somme, on peut dire qu'aucune rupture n'est opérée dans la conversion du message évangélique en tachelhit. Le substrat religieux du milieu de réception est simplement enrichi de nouveaux éléments doctrinaux.

### 3. 2. Réduction de la distance culturelle : exemples significatifs

Afin de rendre le texte intelligible auprès des lecteurs/locuteurs chleuhs, des rapprochements entre le cadre culturel de l'évangile johannique et le milieu berbère sud marocain ont nécessairement été établis. Pour signifier « prétoire »<sup>34</sup> ou « César », les traducteurs ont en effet été amenés à trouver des équivalences dans la culture d'arrivée (= *tigmi n lmxzn*<sup>35</sup>, *agllid n Rrum*<sup>36</sup>), sous peine de livrer un texte obscur à leur auditoire.

Sans dresser une liste complète de correspondances, on examinera dans la section qui suit l'utilisation des termes Παββί, μαθητής, ἀρχιερέυς, et συναγωγή en tachelhit, en prenant soin d'en évaluer les rapprochements avec le cadre berbère. Les exemples retenus pour l'analyse proprement dite seront cités dans le contexte immédiat des versets où ils apparaissent<sup>37</sup>. En raison des principes de transcription adoptés<sup>38</sup>, le texte tachelhit présente un écart par rapport à l'original en alphabet arabe (= édition princeps, 1906), aussi, dans un souci de précision, la translittération du texte d'origine sera donnée en bas de page.

---

*berbères (formes attestées) : D-Gey, vol. 3, Peeters (M. S. Ussun amaziɣ, 19), Paris-Louvain, 2002, p. 773-774. Voir aussi S. CHAKER, « Terminologie libyque des titres et des fonctions », dans *Linguistique berbère : études de syntaxe et de diachronie*, Peeters, Paris-Louvain, 1995, p. 173.*

<sup>32</sup> *Bani Banu*, Stroomer.

<sup>33</sup> Notons le maintien des voyelles longues dans ces emprunts de l'arabe.

<sup>34</sup> Dans les Évangiles, le terme *πραιτώριον* désigne la résidence du gouverneur romain où ce dernier jugeait les cas soumis à sa juridiction (cf. F.G. VI-GOUROUX, *Dictionnaire de la Bible*, vol. 5/1, 1912, col. 621- 639).

<sup>35</sup> Littéralement : « la maison du gouvernement », traduction de l'arabe *دار المخزن* « le palais du sultan ». Le mot *مخزن* (de la racine *خزن*) désigne le pouvoir politique en place.

<sup>36</sup> De l'arabe classique *روم*, « Romains » (de l'Empire d'Orient).

<sup>37</sup> A titre indicatif, certains passages divergents du texte tachelhit seront mis en parallèle avec le texte grec (= E. NESTLE et K. ALAND, *Novum Testamentum Graece*, Deutsche Bibelgesellschaft, Stuttgart, 28<sup>e</sup> édition, 2012).

<sup>38</sup> La forme de base des cas d'assimilation est restituée ; les éléments grammaticaux, segmentés arbitrairement dans le texte en caractères arabes, sont séparés de façon à mettre en évidence les composants syntaxiques des énoncés.

On a cru utile d'accompagner les exemples d'indications lexicographiques ainsi que d'éléments de grammaire comparée, susceptibles de profiter aux sémitisants. Enfin, une traduction permet de se familiariser avec le texte tachelhit.

### - Rabbi

Le mot « Rabbi » est expliqué dans le premier chapitre du texte johannique (Jn 1,38)<sup>39</sup>. En tachelhit, il est traduit par la particule vocative *a* (=ô) suivie du mot *lfqih*, de l'arabe *فقيه*, « être savant et versé dans la jurisprudence musulmane »<sup>40</sup>. En arabe classique, le *فقيه* (*faqīh*) est « le juriconsulte » ou le savant en droit islamique<sup>41</sup>, mais dans le domaine berbère, de même qu'en arabe dialectal marocain, le terme peut désigner le maître d'école coranique<sup>42</sup> et/ou le « lettré »<sup>43</sup>. En tachelhit du Souss, E. Destaing lui donne le sens « d'instituteur »<sup>44</sup> et « professeur » en soulignant que l'enseignement élémentaire est dispensé par le *talb* (de l'arabe *طلب*), tandis que « pour un enseignement plus élevé, on s'adresse à l'*ʿalim* »<sup>45</sup> (de l'arabe *علم*) cet enseignement ayant, il s'entend, un caractère religieux :

#### · Jn 1,38 :

*Igrivl Σίσά ar tn ittmnad tfurn t, inna yasn : Mat tsiggilm? Nnan as : Rbbi maniy at tilit ? (tga lmena n Rbbi, a lfqih) = (Jésus se retourna, et*

<sup>39</sup> Le terme *Ραββί* (« Maître »), d'origine araméenne (*רַבִּי* suivi du suffixe de la 1<sup>ère</sup> personne du singulier, « mon Maître ») est translittéré tel quel dans le texte grec.

<sup>40</sup> A.B. KAZIMIRSKI, *Dictionnaire Arabe-Français contenant toutes les racines de la langue arabe, leur dérivés, tant dans l'idiome vulgaire que dans l'idiome littéral, ainsi que les dialectes d'Alger et de Maroc*, vol. 2, Maisonneuve, Paris, 1860, p. 623.

<sup>41</sup> Lane lui donne un sens plus large : « any one possessing knowledge of a thing ». E.W. LANE, *An Arabic-English Lexicon*, vol. 1, Librairie du Liban, Beyrouth, 1968, p. 2429.

<sup>42</sup> C'est le cas dans de nombreux dialectes, cf. D.B. MACDONALD, « *Fakīh* » dans *The Encyclopaedia of Islam*, vol. 2., nouvelle édition, Brill, Leiden, 1991, p. 756. Pour l'arabe marocain, voir W. MARÇAIS, *Textes arabes de Tanger. Transcription, traduction annotée, glossaire*, vol. 4, Paris, 1911, p. 415. Dans son lexique, de Prémare lui donne le sens de « juriste » et précise que le mot peut désigner « l'imam de la prière du vendredi ». Le même terme avec chute du *o* (*فقي*) désigne le « lettré », le « maître d'école coranique ». Plus particulièrement, *a lfqih*, c'est-à-dire « ô maître » servirait aussi d'interjection pour interpeller un cadī, le gouverneur d'un village ou d'une ville, cf. A.-L. DE PRÉMARE, *Dictionnaire Arabe-Français. Langue et culture marocaines*, vol. 10, Editions L'Harmattan, 1998, p. 138.

<sup>43</sup> J. HOUTSONEN, « Traditional Quranic Education in a Southern Moroccan Village », dans *International Journal of Middle East Studies*, vol. 26/3, Aug. 1994, p. 489-490.

<sup>44</sup> E. DESTAING, *Vocabulaire Français-Berbère. Etude sur le tachelhit du Souss*, Paris, 1938, p. 158.

<sup>45</sup> *Ibid.*, p. 232.



voyant qu'ils le suivaient, leur dit : Que voulez-vous ? Ils lui dirent : Rabbi où demeures-tu ? (« Rabbi » signifie<sup>46</sup> « ô maître »).

Dans l'interrogatif de lieu *maniγ* (« où ») on retrouve le thème en *m* exprimant l'interrogation commun au groupe sémitique et afro-asiatique<sup>47</sup> et la préposition *γ* (« dans »). Le mot *Imena*, de l'arabe معنى (« signification »), précédé de l'article, est intégré tel quel en tachelhit.

### • Jn 3,26 :

... *A lƣqih, γwa lli stt inn didk ikkan γ ugmmaɖ ann n Lurdunn*<sup>48</sup>, *lli f tƣkɛt tugga, ha ti ar ittemmad hta nttan...* (=... O maître, celui qui était avec toi sur l'autre rive<sup>49</sup> du Jourdain (et) à qui tu as rendu témoignage, voici qu'il baptise lui aussi...)

Pour signifier « témoigner, rendre témoignage, être témoin » deux expressions berbères sont employées dans le texte tachelhit : *kef tugga* (littéralement « donner témoignage ») et *g inigi* (« être témoin »)<sup>50</sup>. La racine *šbd* est utilisée exceptionnellement en Jn 1,34 et correspond au sens de « rendre témoignage de quelque chose » mais aussi « prononcer les paroles sacramentelles constituant l'article de foi musulmane »<sup>51</sup>. Ce verbe convient donc par analogie à la profession de foi de Jean qui, dans le passage concerné, témoigne de la divinité du Christ. Le verbe « baptiser » est rendu par la racine *عمد* qui, en arabe chrétien, signifie « baptiser, administrer le sacrement du baptême à quelqu'un »<sup>52</sup>, à la 2<sup>ème</sup> forme. En arabe, le verbe se construit avec l'accusatif de personne mais dans le texte en tachelhit, il est plus généralement intransitif et se présente dans tous les cas à l'aoriste intensif.

### • Jn 3,10 :

*Imajb Σásá, inna yas : Ha kejyi tgit lƣqih n Bani Israyl, sul ur tssint limur ad ?* (= Jésus répondit (et) lui dit : Tu es maître en Israël et tu ignores ces choses ? »)

Le pronom personnel indépendant 2 m. s *kejyi* est en partie formé à partir du suffixe personnel berbère de la 2 m. s. *ke* (cf. *ke(a)* en akkadien et *ke* en égyptien)<sup>53</sup>. La formule « en Israël » correspond à, littéralement : « des enfants

<sup>46</sup> Littéralement : « le sens de Rabbi est... ».

<sup>47</sup> J.-C. HAELEWYCK, *Grammaire comparée des langues sémitiques. Éléments de phonétique, de morphologie et de syntaxe*, éditions Safran (Collection Langues et cultures anciennes, 7), Bruxelles, 2006, p. 110.

<sup>48</sup> *n Lurdunn* | *Lurdunn*. L'assimilation du *n* (« de » introduisant le complément du nom) en *l* est indiquée dans l'édition princeps. Le phénomène d'assimilation est ici rétabli dans sa forme syntaxique (idem chez Stroemer).

<sup>49</sup> Le mot *ag<sup>m</sup>mmaɖ* de la √ panberbère *gmd* « rive » suivi de *ann* (démonstratif d'éloignement) correspond à la « rive opposée à celle où l'on est », cf. K. NAÏT-ZERRAD, *Dictionnaire des racines berbères (formes attestées)* : D-Gey, vol. 3, Peeters (M. S. Ussun amaziγ, 19), Paris/Louvain, 2002, p. 804.

<sup>50</sup> A propos de cet emploi, cf. P. GALANT-PERNET, « Traces de représentations archaïques dans le lexique et la morphologie berbères. Le cas de *inigi* », dans K. NAÏT-ZERRAD (éd.), *Articles de linguistique berbère...*, p. 197-234.

<sup>51</sup> A.B. KASIMIRSKI, *ibid.*, vol. 1, p. 1279.

<sup>52</sup> *Ibid.*, vol. 2, p. 361.

<sup>53</sup> Au sujet de la formation des pronoms personnels affixes et indépendants en berbère, cf. S. CHAKER, « La parenté chamito-sémitique du berbère : un

d'Israël ». Le terme *limur* (« choses ») dérive de l'arabe أمور, pluriel de امر (même sens).

Le terme *lfqib* est employé pour traduire Παββί (« Maître ») et διδάσκαλος (« maître, précepteur ») avec qui il partage la même signification. Il présente donc (compte tenu de l'occurrence de ces deux termes dans l'Évangile johannique) la particularité de s'appliquer uniquement à Jésus, Jean-Baptiste et Nicodème.

### - Disciple

Au terme « disciple », μαθητής, dont on compte plus de soixante-dix occurrences dans le quatrième évangile, correspond le mot *amḥḍar* (au pluriel *imḥḍarn*), de l'arabe حضر, « être présent », racine à partir de laquelle est dérivée la forme nominale en *am-* qui compose le nom d'agent en berbère<sup>54</sup>. En tachelhit, le mot *amḥḍar* désigne l'écolier qui suit généralement un enseignement coranique<sup>55</sup>. Les *imḥḍarn* du texte johannique en tachelhit sont les disciples de Jean (1,35), les adeptes de Moïse (Jn 9,28) et bien entendu les disciples de Jésus :

#### · Jn 4,31 :

*Walaynni llīy ur ta d lkimn mddn ann, ar tihllaln imḥḍarn nns, ar as tinin : Hak, at tššt, a lfqib.* (= Mais comme ces personnes n'étaient pas encore arrivées, ses disciples l'entouraient d'attention (et) lui disaient : Tiens, mange, ô maître).

« Mais comme ces personnes n'étaient pas encore arrivées » = Εν τῷ μεταξύ (« pendant ce temps »). Le verbe *hll* donné pour le grec ἠρώτων (de ἐρωτάω, « demander, interroger ») est mentionné par Destaing sous l'entrée, « caresser »<sup>56</sup>, « consoler »<sup>57</sup> et à la forme factitive : « bercer » (se dit d'un enfant)<sup>58</sup>. L'usage de ce verbe vise certainement à souligner l'affection des disciples pour Jésus (d'où « l'entouraient d'attention »).

---

faisceau d'indices convergents », dans *Linguistique berbère. Etudes de syntaxe et de diachronie*, Paris-Louvain, Peeters, 1990, p. 233-235.

<sup>54</sup> Ce préfixe est à rapprocher de *mu-* en arabe et en akkadien, *ma-* en éthiopien, *m-* en araméen et en hébreu, cf. J.-C. HAELEWYCK, *ibid.*, p. 144.

<sup>55</sup> Destaing lui donne simplement le sens d'*écolier*, en précisant que l'écolier plus âgé se dit *lmsafer* (de l'arabe سفر) ou encore le *taleb*. E. DESTAING, *ibid.*, p. 102. Même s'il revêt d'abord un sens religieux, le mot *amḥḍar* peut s'appliquer par extension à « toute personne en situation d'apprentissage » cf. A. BOUNFOUR, « Oralité et écriture : un rapport complexe », dans *Revue de l'Occident musulman et de la Méditerranée*, 44, 1987, p. 87.

<sup>56</sup> E. DESTAING, *ibid.*, p. 53.

<sup>57</sup> *Ibid.*, p. 73.

<sup>58</sup> *Ibid.*, p. 37.

## · Jn 1,35 :

*Asska yann day, ibidd Yahyâ nttan d sin zɣ imħdarn nns.* (= Le lendemain, Jean se tenait à nouveau en compagnie de deux<sup>59</sup> de ses disciples).

## · Jn 9,28 :

... *Kjyyi a igan amħdar n ɣwann, imma nkek<sup>w</sup> ni imħdarn n Musa an nga.* (= C'est toi qui es son disciple<sup>60</sup> ; nous, nous sommes les disciples de Moïse).

La relation des disciples avec leur maître, lien de base de la communauté johannique, est calquée sur l'organisation de l'enseignement religieux en milieu islamo-berbère : utilisé conjointement avec *ħqib* pour « Rabbi », le terme *amħdar* compose un champ lexical cohérent pour le lecteur chleuh.

## - Grand prêtre

L'autorité juive dans l'Évangile de Jean est représentée par le Sanhédrin (haute cour de justice<sup>61</sup>) au sein duquel siège le « grand-prêtre » (ἀρχιερέυς), traduit par *anmɣur n ħzɣanin* en tachelhit. Le mot *anmɣur*, au pluriel *inmɣurn* (de la racine *mɣr/mqr*, « être grand »<sup>62</sup>), « notable, personnage influent », est formé à partir de *am* (préfixe du nom d'agent) + *mɣur*, avec dissimilation du *m* en *n*<sup>63</sup>. Il est suivi de *ħ(a)zɣan*<sup>64</sup> (au pluriel *ħ(a)zɣanin*), de l'arabe marocain حرّان « rabbin, lettré juif, grand rabbin [mot vague dans l'esprit des musulmans] ; les juifs emploient entre eux le mot rabbi »<sup>65</sup>. On pourrait donc traduire le singulier *anmɣur n ħzɣanin* par « le grand rabbin » et le pluriel *inmɣurn n ħzɣanin* par « les principaux rabbins » (littéralement : « les notables des rabbins »).

<sup>59</sup> Le numéral *sin* (pan-berbère) est proche de l'akkadien *šina* et de l'hébreu שנים.

<sup>60</sup> Littéralement : « le disciple de celui-là ».

<sup>61</sup> Pour la traduction de « Sanhédrin » en tachelhit, voir exemple Jn 11,47.

<sup>62</sup> Racine que l'on retrouve dans certains théonymes lybiques et puniques, cf. E. LIPINSKI, « Makéris », dans *Dieux et déesses de l'univers phénicien et punique*, Peeters, (Orientalia Lovaniensia Analecta, 64/Studia Phoenicia 14), Paris-Louvain, 1995, p. 366-369.

<sup>63</sup> De la même racine, est formé le terme *amɣar*, « le chef de la tribu ou du village », voir E. DESTAING, *ibid.* p. 61.

<sup>64</sup> Le terme apparaît seul en Jn 1,19.

<sup>65</sup> A.-L. DE PRÉMARE, *ibid.*, vol. 3, 1994, p. 100.

## · Jn 11,47

*Nkern inmyurn n lhazzanin<sup>66</sup> d lfarrisyyin, skern ajmue, ar ttinin : Mammk ran nsker, asku argaz ad ar iskar lburhan iggutn ?* (= Alors, les principaux rabbins et les pharisiens convoquèrent<sup>67</sup> une assemblée (et) dirent : Comment ferons-nous, car cet homme accomplit beaucoup de miracles ?)

Le verbe *nker*, « se lever », a une valeur inchoative, « se mettre à », mais il peut aussi exprimer une ponctuation de récit (il correspond dans ce cas à οὐν). Pour signifier συναγωγή et/ou συνέδριον (« Sanhédrin », dont c'est la seule occurrence dans le texte johannique) le texte tachelhit emploie le mot *ajmue*, « assemblée de notables, d'une tribu »<sup>68</sup>, conformément à l'organisation sociale berbère. L'adverbe interrogatif « comment », *mammk* est aussi attesté sous la forme *manik* en tachelhit. On attendrait un *a* avant la particule modale *ran* (<*rad*) cf. *manik a ra tskert* (« comment feras-tu ? »)<sup>69</sup>. Le terme *lburhan* de l'arabe برهان (« argument, preuve ») est utilisé pour σημειον, (« signe »).

## · Jn 18,15 :

*Inkr Simean Butrus d yan<sup>70</sup> umhdar yadnin, tfurn Sisa ; amhdar ann ittyawssan γ dar unmyur n lhazzanin<sup>71</sup>...* (= Alors, Simon Pierre et un autre disciple suivirent Jésus ; ce disciple était connu du grand rabbin...)

Le verbe *ittyawssan* est la forme dérivée passive (composée du préfixe caractéristique *tt*<sup>72</sup>) 3 m. s. de la √ *snn* (« savoir, connaître »).

L'emploi du terme *lh(a)zzan* montre que les traducteurs ont non seulement tenu compte de la composante judaïque de la société marocaine<sup>73</sup>, mais encore opéré, sur le plan sémantique en tachelhit, une distinction entre les juifs et les chrétiens de l'Evangile de Jean. Ces derniers sont en effet désignés par le biais d'une terminologie islamique susceptible de favoriser l'identification des musulmans à la communauté johannique (cf. *lfqib*). Toutefois, on ne peut nullement inférer l'existence systématique d'une telle distinction sur la seule base de l'emploi du vocabulaire islamique, comme le montre l'exemple suivant.

<sup>66</sup> *n lhazzanin* < *llhazzanin* (après assimilation progressive totale de *n* en *l*).

<sup>67</sup> Littéralement : « firent ».

<sup>68</sup> E. DESTAING, *ibid.*, p. 23. Cf. l'arabe جمع « tenir conciliabule », A.-L. DE PRÉMARE, *ibid.*, vol. 2, 1993, p. 226.

<sup>69</sup> E. DESTAING, *ibid.*, p. 71.

<sup>70</sup> *yan umhdar* < *ya umhdar*, « un disciple » (après assimilation du *n* en *l*).

<sup>71</sup> *n lhazzanin* < *llhazzanin* (après assimilation du *n* en *l*).

<sup>72</sup> Le préfixe de la forme dérivée passive en tachelhit connaît des variantes dont *tty* et *tuv*, cf. A. EL MOUNTASSIR, *Dictionnaire des verbes Tachelhit-Français (parler berbère du sud du Maroc)*, L'Harmattan (Tira - Langues, littératures et civilisation berbères), Paris, p. 13. Dans le texte, ce préfixe se présente sous la forme *tyan*.

<sup>73</sup> Les populations juives berbères sont présentes au Maroc (surtout en milieu rural), jusqu'au 20<sup>e</sup> siècle, cf. H. ZAFRANI, *Etudes et recherches sur la vie intellectuelle juive au Maroc : de la fin du 15<sup>e</sup> au début du 20<sup>e</sup> siècle. Littératures dialectales et populaires juives en Occident musulman : l'écrit et l'oral*, vol. 3, Paris, Geuthner, 2003 (2<sup>e</sup> édition), p. 21-23.

## - Synagogue

Dans le Nouveau Testament, συναγωγή désigne l'« assemblée » ou la « synagogue » (considérée comme lieu d'instruction et d'enseignement)<sup>74</sup>. Cité deux fois dans l'Évangile de Jean (Jn 6,59 et 18,20)<sup>75</sup>, le terme est rendu en tachelhit par *t(i)mzɣida* (au pluriel *t(i)mzɣadiwin*), « mosquée », forme berbérisée dérivée de l'arabe مسجد<sup>76</sup>. La mosquée assure la fonction de lieu de culte mais également de lieu d'apprentissage coranique et religieux<sup>77</sup>, ce qui correspond bien à l'activité de Jésus du point de vue islamo-berbère. Il n'est toutefois pas exclu que l'emploi du mot *t(i)mzɣida* résulte de l'adaptation du lexique judaïque dans un environnement islamique<sup>78</sup>. Cet usage est en effet attesté tant du point de vue juif que du point de vue musulman<sup>79</sup>, aussi bien en arabe marocain qu'« en pays berbère »<sup>80</sup>. L'emploi du terme *t(i)mzɣida*, qui dépend avant tout de la projection du lecteur, offre par conséquent une double résonance (d'abord, après le discours de Jésus sur le pain de vie) :

### · Jn, 6,59 :

*Inna Σίσά γικαδ<sup>81</sup> γ tmzɣida, llɣ a issaɣra γ Kfarnaħum* (= Jésus dit ces choses dans la synagogue/mosquée (des juifs) où il enseignait à Capharnaüm).

La forme verbale *issaɣra* à l'aoriste intensif (< *itsaɣra*, après assimilation du *t* en *s*) est composée de la racine *γr* (« appeler, lire »)<sup>82</sup> précédée de *s*,

<sup>74</sup> F.G. VIGOUROUX, « Synagogue », dans *Dictionnaire de la Bible*, vol. 5/3, Letouzey et Ané, Paris, 1912, col. 1899-1900.

<sup>75</sup> Le mot est employé sans article dans le texte grec. On ne discutera pas ici le caractère philologique de la question, l'objet de ce commentaire portant en priorité sur le texte cible.

<sup>76</sup> N. VAN DEN BOOGERT et M. KOSSMANN, *ibid.*, p. 319.

<sup>77</sup> Destaing lui donne également le sens d'« école », cf. E. DESTAING, *ibid.*, p. 102.

<sup>78</sup> Les juifs berbères parlaient la langue de leur milieu et on connaît des cas où des expressions musulmanes sont passées dans certains parlers juifs marocains, cf. M. BAR ASHER, « Vestiges islamiques dans le parler judéo-arabe du Maroc », dans *Journal Asiatique*, 292, 1-2, 2004, p. 361-380.

<sup>79</sup> Dans ce cas, il est généralement suivi de *ħabūd* (= « la mosquée des juifs »), de même qu'on a « la mosquée des chrétiens » pour désigner l'église, cf. P. WEXLER, « Terms for 'synagogue' in hebrew and jewish languages. Explorations in historical jewish interlinguistics », dans *Jewish and Non-Jewish Creators of "Jewish" Languages*, Harrassowitz, Wiesbaden, 2006, p. 131-132. Voir aussi A.-L. DE PRÉMARE, *ibid.*, vol. 2, 1993, p. 229.

<sup>80</sup> H. ZAFRANI, *Mille ans de vie juive au Maroc : histoire et culture, religion et magie*, Maisonneuve & Larose, Paris, 1983, vol.1, p. 62.

<sup>81</sup> *γικαδ* *γικαδ* *γικαδ*, Stroomer. La répétition de *γικαδ*, « ainsi » (absente de l'édition princeps) n'est pas fautive. Littéralement « ainsi, ainsi » a pour sens « ceci et cela » ou « telle chose ». C'est l'équivalent de l'arabe marocain *كنا كنا* (< *ka+dhā*) « comme ceci, comme cela », cf. A.-L. DE PRÉMARE, *ibid.*, vol. 10, 1998, p. 535. La répétition figure également dans la transcription de Roux. C'est peut-être une leçon propre à la révision de 1925.

marque de la forme causative commune au groupe afro-asiatique<sup>83</sup> = « enseigner, instruire » (littéralement « faire lire »).

De συναγωγή, il est question une seconde fois lorsque Jésus est interrogé par le grand prêtre sur la nature de son enseignement :

· **Jn 18,20 :**

... *ar bdda ssaqray γ tmzgdavin ula γ Bit Lquds γi lli γ bdda ttmunn wudayn, ur jju sntily awal imu.* (= ... j'ai toujours enseigné dans les synagogues/mosquées (des juifs) ainsi que dans le Temple où les juifs<sup>84</sup> se réunissent toujours (et) je n'ai jamais caché mon propos).

Le grec donne ἐν συναγωγῇ au singulier tandis que le tachelhit utilise *γ tmzgdavin*, soit un pluriel. Le tachelhit paraphrase καὶ ἐν κρυπτῷ ἐλάλησα οὐδὲν (« et je n'ai rien dit en secret ») en « je n'ai jamais caché mon propos ». L'adverbe « toujours », *bdda*, dérive de l'arabe أبدا. Le verbe *mun*, « être avec, aller avec, accompagner, se réunir »<sup>85</sup> est à l'aoriste intensif (marque l'habitude). Le Temple (ἱερόν), centre du culte mosaïque, est rendu par *Bit Lquds*, emprunt morphologique et lexical arabe de *Bit* (بيت, « maison ») et *lquds* (القدس, « Jérusalem »), alors qu'en arabe classique on a بيت المقدس « la maison du Saint » et البيت المقدس « la maison Sainte »<sup>86</sup>. Dans la traduction, « Jérusalem » est rendu par *lmdint n bit lquds* (= « la ville de la maison/temple de Jérusalem »). Toutefois, lorsque Jésus parle du « Temple » de son corps (en Jn 2,19-20 et 21), le mot est traduit par *lbit n Rbbi*, « la maison de Dieu », allusion explicite au mystère de l'Incarnation.

Ce dernier exemple appelle une remarque. On peut en effet comprendre le passage comme suit : « J'ai toujours enseigné dans les synagogues (=les mosquées des juifs) et dans le Temple où les juifs se réunissent... », ou encore : « J'ai toujours enseigné dans les mosquées et dans le Temple où les juifs se réunissent... ». Dans ce dernier cas, le verset prend une dimension exégétique précise et peut être interprété comme un signe de l'universalité de la mission de Jésus, du point de vue tant islamique que chrétien.

<sup>82</sup> La racine *gra* est commune au sémitique (phénicien, hébreu, araméen, syriaque, arabe, nabatéen et palmyrénien). Ici, la vélaire sourde *q* est passé à la vélaire sonore *γ* et réapparaît à certaines formes de la conjugaison du verbe.

<sup>83</sup> J.-C. HAELEWYCK, *ibid.*, p. 134.

<sup>84</sup> « Juifs », *udayn* (au singulier *uday*), dériverait du latin *indaens*, cf. V. BRUGNATELLI, « *Uday* 'ebreo' e *Israel* in North Africa », dans C. ROSENZWEIG, A.L. CALLOW, V. BRUGNATELLI, F. ASPESI (éds.), *Florilegio filologico linguistico. Hanimura de Bon Siman a Maria Luisa Mayer Modena*, Cisalpino, Milano, 2008, p. 47-54.

<sup>85</sup> A. EL MOUNTASSIR, *ibid.*, p. 127.

<sup>86</sup> A.B. KASIMIRSKI, *ibid.*, vol. 1, p. 181-182.

### **Remarques générales**

De ces observations d'ensemble, il ressort que l'Évangile de Jean en tachelhit a été adapté au substrat de la religion dominante du milieu de réception. Il est toutefois peu probable que cette « contextualisation » soit le fruit de l'adaptation de l'Évangile de Jean au substrat judaïque formulé en terre d'islam. Il semble en effet que les traducteurs aient procédé à dessein à des choix lexicaux permettant l'identification du public musulman, principal destinataire, au noyau de la communauté de Jésus, Jean-Baptiste et des disciples.

En outre, on a vu que l'emploi du lexique religieux berbère tachelhit faisait état d'emprunts à la langue arabe, difficilement dissociable de son substrat islamique au Maghreb. Il s'ensuit une relative continuité entre la terminologie musulmane et le vocabulaire biblique.

Ce modèle d'adaptation de l'Évangile pourrait certes faire l'objet de débats sur le plan missiologique. En ce sens, la traduction de l'Évangile de Jean en berbère tachelhit constitue un document digne d'intérêt : il présente en effet un témoignage indirect de la pratique missionnaire dans le Sud marocain au début du 20<sup>e</sup> siècle, mais il offre aussi, plus largement, un écho de présence chrétienne en Afrique du Nord.

## Reproduction



Page de garde de la traduction de l'Évangile selon Saint Jean en berbère tachelhit publiée par la *British and Foreign Bible Society* (1906). Après le titre (souligné), les deux lignes mentionnent : *ityantbae lketab ad s lfwat n ljmiet igan tabritanikt ula tabrraniyt lli zuzuzanin lketub n Rbbi* (= « Ce livre a été imprimé avec le soutien financier de la Société britannique et étrangère chargée de la vente des Saintes Ecritures [litt. livres de Dieu] »).